
NEMESIS
NEMESIS
n°14 - Premier trimestre 2008
* gratuit *

NEMESIS
http://nemesisasso.free.fr
ISSN — 1632-1820 Némésis (Dijon)

>recueil collectif de l'association Némésis,
publication des artistes de l'écrit et de l'image fixe
à l'Université de Bourgogne.

>association :
présidente : Isabelle Monin
secrétaire : Mathilde Lévêque
trésorier : Estéban Riffaud
chargé de communication : Pierre Cachia
relation partenaires : Rémi Boyer

>siège social :
Némésis — faculté de Lettres
2, boulevard Gabriel — 21000 Dijon

>contact :
tél. 06.87.17.10.06
mél. nemesisasso@free.fr
isa.monin@wanadoo.fr

bureau 111 — esplanade Érasme— Maison de l'Étudiant

>comité de lecture :
Rémi Boyer / Pierre Cachia / Manu Campo /
Astrid Laigre / Mathilde Lévêque / Isabelle Monin /
Jérôme Panneti / Estéban Riffaud

>directrice de la publication :
Isabelle Monin

>dessin de couverture :
Ashley Létan

N° 14 et encore plus d'artistes en tous genres.
Les pages sont rationnées et malgré notre frustration de ne pas tout publier, nous sommes heureux de pouvoir encore vous présenter la diversité artistique, culturelle et sensible qui s'exprime au-delà des amphis et des angoisses quotidiennes de chacun et de tous.

Les idées se renouvellent selon les humeurs et caprices d'une époque indécise, l'arrière-plan s'assombrit mais de belles productions naissent des appareils photo, plumes/claviers ou crayons, ça grouille de talents, d'ambitions et d'envies dans les murs de l'université et bien au-delà...

Et quoi qu'il se passe, tout ceci restera, grâce à ceux qui nous ont permis d'ouvrir des portes, les ont retenues parfois lorsqu'elles manquaient de nous revenir à la figure, et nous ont poussés à l'intérieur de l'univers qui nous faisait rêver. A l'intérieur de leur univers, qu'ils n'ont pas tenté de garder jalousement, ils avaient compris que l'avenir se construit parfois de quelques mots qui germent...

Certains poètes font partie de ces gens et nous quittent en l'ayant ignoré. Et qui l'ont ignoré tout simplement parce que nous ne leur avons pas dit, par pudeur maladroite ou trop pressés par le quotidien et ses priorités personnelles qui bientôt nous séparent de l'essentiel. D'un demain qui n'arrivera plus. Alors ces mots restent et pèsent. Ceux-là ne peuvent plus germer, pourtant nous pouvons encore les dire.

C'est pourquoi je souhaite dédier ce numéro à quelqu'un dont l'œil et les mots ne sont pas étrangers à l'évolution de la philosophie de l'association, quelqu'un qui nous a encouragés à rester convaincus de notre légitimité, quelqu'un qui a su dire et transmettre — quelques instants suffisent — et qui est parti trop tôt : Claude-Jean Poignant, écrivain et éditeur aux multiples talents, qui nous manquera beaucoup. Arrêtons d'attendre demain.

Au-revoir...

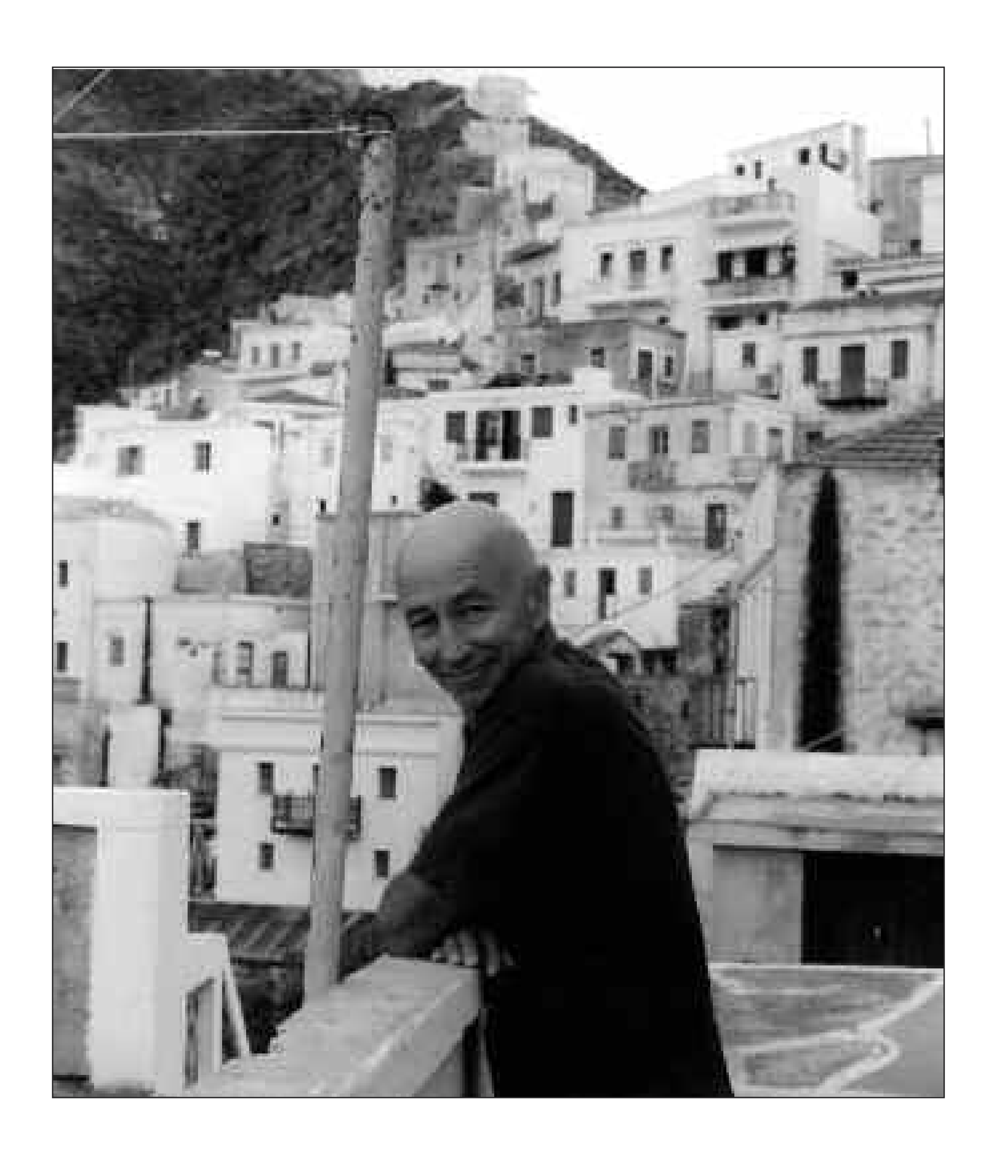
Isabelle Monin

MENU

> LES MOTS DE...

> POÉSIE

MENU



>LE BLUES DU MINOTAURE (extrait)

Claude-Jean Poignant

« Souvenirs d'échancrures gigantesques qui hachent le sud de la Crète. La montagne se déchire d'entailles abruptes, violence primordiale.

Pourtant aucun sentiment d'inquiétude en moi, cette démesure n'est pas démence. Je suis figée mais en paix, d'une paix stupéfiante, je m'offre une overdose de grandiose.

Brève conscience d'un bonheur qui déborde l'instant, parce que quelque chose me souffle, au bord de l'abîme, que ma vie est utile, est sensée, par le simple fait d'être là, au bord, en Crète. »

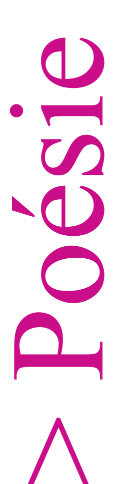
Le Blues du Minotaure, 2004
Editions Nykta
Le Haut de Tallant
Cedex 505
71240 ETRIGNY
www.editions-nykta.com


Bôf

>PAS DO

Bôf

Piano SiRé
« Une double croche pour un demi ! »
Ouverture pianississimo
« Tournée de rondes ! »
Pause après un canard.
Tituber crescendo,
« Hic ! »...soupir...
« Bémol !... mes clés !?! » (de biture ?)
Diplopie chancelante :
Morceau à quatre mains ?
De sucre, pour une absinthe,
Un doigt seulement pour un whisky.
Toute blanche, finir noire,
Dos au sol.
Berceuse grisante...
« Silence ! » « D'accord.»
DoDo.



>LES HACHURES DE L'ABRICOTIER

Chloë Malbranche

Le cactus se trouve à sa gauche faisant une ombre portée
Il déambule dans la chambre polaire
Et regorge de rouge sur sa gorge il se méprend
Et expire et s'éprend dans un soubresaut lointain

Vif et corollaire toujours le « pianoctail »joue
Du Duke Ellington dans une atmosphère engendrée
Par le volant d'une Ferrari liquide et pragmatique

Alors saisissant sa chance au vol comme on attrape
La déesse de l'occasion par sa tresse au milieu de sa tête
Chauve, le murmure s'épouvante alors qu'elle,

Aux pieds ailés se déplace en étoile filante

Et provoque le rire chez les moustiques jouant
A la marelle les soirs de pleine lune.

>LE MAQUIS IBERIQUE

Chloë Malbranche

« Douce, l'herbe calcaire se balançait en écoutant du rock, volant au secours des hirondelles qui font le printemps, et les couleurs hibernales des cachettes d'anis alizés, le mistral s'engouffre dans une peau de caribou rose et, menacée par la pie des robes de l'air, Flora danse, entre les blanches couches d'épaisse neige calibrée et vengeresse.

Tout concordait à ce que la beauté de l'hiver catalyse, la rosée solaire attirée par les étoiles des rêves se voulant vanillants comme une étincelle de joie sur un volcan d'exclamations allouées aux sages.

La vision herborale plongeait dans une aurore boréale sursautant de douceur aux mille feux de braise dans une nuit s'enveloppant de velours souterrain aimé tout est ajouté aux rivières bleues de lierre encensé sous la lumière de jade de ces allumettes miroitant une pensée fantasque et somptueuse... »

> MON NOMBRIL (ou le sien ou le vôtre)

Astrid Laigre

> Les Ondulations du silence

Les ondes de ta voix,
Ondulent comme une légère bise.
Et ta main mise,
Sur tes lèvres,
Perdure le silence de tes mots.

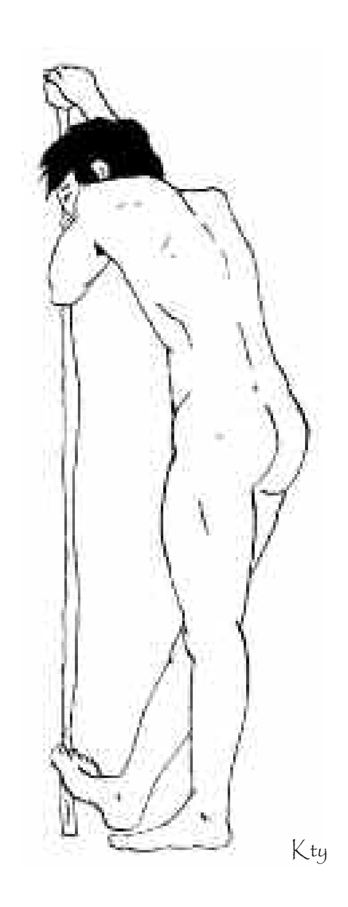


machine ma mère
mâche et rechigne
à être la mienne
depuis mon corps
n'a plus de cicatrices
ni de morsures
mon nombril s'est effacé

> L’ENCRE COULE

Astrid Laigre

l'encre à mes pieds
déteint dans mes racines
qui tentent de s'ancrer
dans un engrais
aux attraits divins
dans le vin et l'euphorie
mes pieds prennent racines
je vis, je ris, je pleure
un instinct, un instant
sur la vie
je rêve mes maux
l'encre ne déplore pas
mais pleure comme un saule
quand elle s'écoule



> ZEICHNUNG UND GEMÄLDE

Justin J. Lirski

Die Zeichnung und das Gemälde sahen sich auf ihrer Ausstellung wieder.

Die Leute gucken ständig und sprechen über uns auf ihrer Sprache, ärgerte sich die Zeichnung. Das haben wir nur ihm zu verdanken ! Nie wollte er uns die Sprache der Leute beibringen.

Wie denn auch ? fragte das Gemälde. Er konnte die Sprache der Leute selbst nicht.

Le dessin et le tableau se revirent à leur exposition.

Les gens nous observent tout le temps et ils parlent de nous dans leur langue, se fâcha le dessin. C'est de sa faute ! Il n'a jamais voulu nous apprendre la langue des gens.

Comment aurait-il pu ? demanda le tableau. Il n'a jamais parlé leur langue non plus.

> ERWACHSENENGARTEN

Es war eine Art Versuch. Den Kindern wurde aufgetragen, für die Erwachsenen zu sorgen, die immer zahlreicher wurden. Ich fand den Rollentausch menschenverachtend. Also fragte ich : Für wie lange ?

Es hieß : Der Erwachsenengarten dauert 24 Stunden. Gelingt er, kann er aber Gesetz werden. Dann fragte ich : Welcher vernünftige Erwachsene lässt sich darauf ein ? Es hieß : Erwachsene wie Kinder sind verpflichtet teilzunehmen. Nichtteilnahme wird bestraft. Aus Verlegenheit verkniff ich mir die Frage : Wer veranstaltet den Erwachsenengarten ?

Ich würde ihn ohnehin nicht kennen, dachte ich. Er muss aber große Macht haben, wenn er es schafft, diese verrückte Idee in die Tat umzusetzen. Die verrückten Dinge im Leben geschehen nicht von selbst, sondern werden von jemandem gelenkt, der große Macht hat. Wir können ihn nur nicht ausmachen, weil er sich verstellt. Oder er verstellt sich eben nicht, sondern sorgt dafür, dass diejenigen sich verstellen, die er lenkt. So setzt er sich geringerem Verdacht aus.

Ich boykottierte den Erwachsenengarten. Weil ich bereit war, die Strafe hinzunehmen, habe ich mich nicht versteckt. Heute erinnere ich mich nicht mehr, ob und wie ich bestraft wurde. Nur manchmal kommt der kleine Prinz im Traum zu mir und fragt : Warum hast du den Erwachsenengarten veranstaltet ?

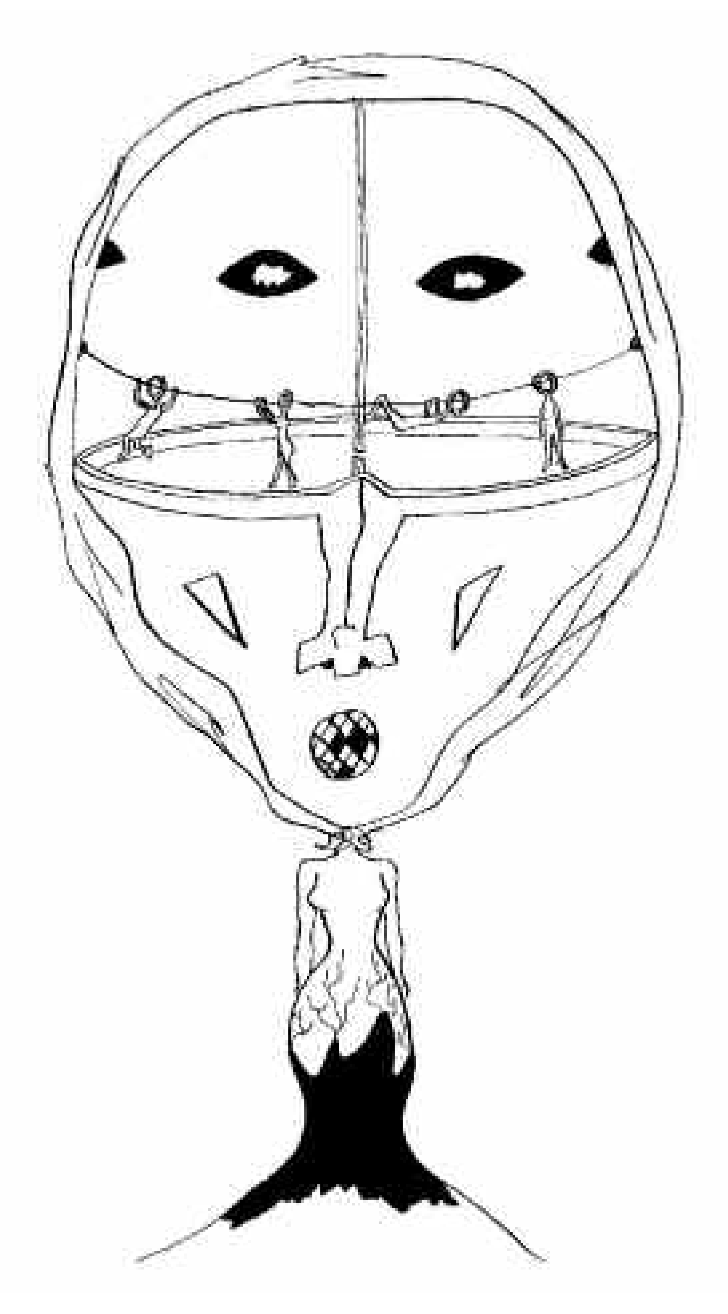
> JARDIN D'ADULTES

C'était une sorte de test. On chargea les enfants de s'occuper des adultes dont le nombre ne cessait d'augmenter. Moi, je trouvai cet échange de rôles inhumain. Alors je demandai : pour combien de temps ?

On dit : le jardin d'adultes dure 24 heures. Mais si ça marche, il peut devenir loi. Puis je demandai : quel adulte raisonnable va y assister ? On dit : les adultes, tout comme les enfants, sont tenus d'y assister. La non-participation sera punie. Embarrassé, je me retins de demander : qui organise ce jardin d'adultes ?

De toute façon, je ne le connaitrais sûrement pas, pensai-je. Mais pour arriver à mettre cette idée folle en pratique, il doit avoir de grands pouvoirs. Dans la vie, les choses folles n'arrivent pas toutes seules, elles sont contrôlées par quelqu'un qui a de grands pouvoirs. On ne peut tout simplement pas le repérer parce qu'il simule. Ou peut-être qu'il ne simule pas du tout, mais il fait en sorte que ceux qu'il contrôle simulent. Il s'épargne ainsi des soupçons.

J'ai boycotté le jardin d'adultes. Etant donné que j'étais prêt à accepter la punition, je ne me suis pas caché. Aujourd'hui, je ne me souviens plus si et comment on m'a puni. Juste parfois, le Petit Prince vient me voir en rêve et il me demande : pourquoi as-tu donc organisé le jardin d'adultes?



Kty

> Tête en l'air de fourmilière

Rémi Boyer

Ces têtes à l'air de fourmis errent
en
cette tête en l'air de fourmilière

« Manger ! Manger ! » « Retard, dépêchons ! »
« Pense, pense, pense ! »
Soleil se lève, un jour nouveau.
« Où suis-je ? Ah oui ! » « Pourquoi ? Pourquoi moi ? »
« Qu'est-ce-que c'est ? »
C'est le réveil, êtres de trop.

Pensée de plus pour une histoire
Pense pour en plus vivre ton histoire !

« Chemin tunnel » «Je veux, exister » « Eau, ciel, bleu »
Nombreuses idées, toujours en l'air
« Chasser ! Détruire ! » « Pitié, sans faiblesse »
« Fuis, fuis, fuis ! »
Beauté voilée, tout l'mondeà terre

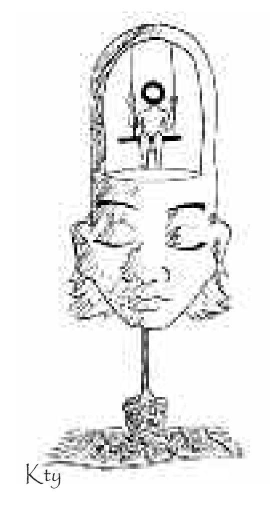
Pensées qui fachent, d'amour, de haine,
Pensées fugaces toujours les mêmes

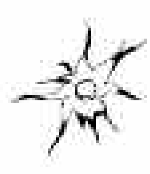
Marcher marcher » « toujours avancer » « un, deux, trois »
Actes futiles, grouillant en masse
« Devant derrière » « alerte formation » « tous pour tous ! »
Où nous menent ils ? Gare au massacre !

Penser agresse, le cœur meurtri
Panser et dresse, douleur sans prix

« Sauver ! Aider ! » « mourir, protéger » « reine, reine, reine »
Mère créatrice, sourde dépendance
« Merci, merci » « ma vie, que pour elle » « nous, moi, elle »
Muse des délices, source d'existence


Pensée qui nait, universelle
Esprit qui crée tant de merveilles.





> ÉVASION À HUIS CLOS

Rémi Boyer

Le goût qui s'entremêle
Des jambes dénudées
Les baisers qui s'aventurent
Un instant épuré

L'un à l'autre dédié
Caresses langoureuses
Le nez au cou lové
Sensations paresseuses

Morceau de peau à boire
Désirée et dégustée
Parure de reine du soir
Costume pour rêve privilégié

Où est le vrai le faux ?
Prendre sans être déçu
Evasion à huis clos
Pour fantasme vécu


Jérôme Panneti


Jérôme Panneti

> SUPPLICATIONS

Etienne Bondot

Sur la fleur de tes lèvres,
Pèse le murmure de tes rêves,
Chère belle,
Erre et serre-moi
Pantin de foi, pantin de toi,
J'aime et j'en crève
De brûler tes peines, de brûler tes rêves,
Blessant alors la reine, qui te mène,
Qui me mène,
A en semer des mots, qui assènent,
A en saigner les veines, qui dès lors
Saignent
Et peignent,
Des portraits en prose
De toi, pour toi,
Chère belle.

Mais tu me hais et je t'aime,
Pour cause, tes pleurs saignent mon cœur
Et lui infligent ta haine,
Achève.

>RUPTURE

Etienne Bondot

Les mots se froissent, ils tombent avec le fracas des larmes.
Avec ou sans remords c'est la douleur qu'ils déversent
En flot de dégoût que l'acte maudit des messes
Provoque, sans commun accord de cesse.

Chacun se perd alors dans l'impasse de ses pensées,
L'une abrutie de peine par l'aveu honteux,
L'autre déchirée de haine pour l'être lésé.
Dans la tourmente des pulsions pompeuses
L'esprit embué de souffrances, à en crever.

C'est sans un mot que deux êtres qui se sont aimés
Se quittent en victimes désignées du sort
De l'absolue contradiction amoureuse
Située entre rejet du désir et plaisir de rejeter
L'être aimé.

Jérôme Panneti



Jérôme Panneti


Jérôme Panneti

> OVERDOSE DE CHOSES

Farid Chettouh

A ces deux célestes notes dans la divine symphonie
A Seddik et Moussaab Hechili

Des choses, rien que des choses. Des choses égarées parmi les choses ... Des champs de blé couchés de dèche, des chants de pluie douchés de sécheresse, des lumières subtiles d'âcreté, des messes débiles de pauvreté, des paysages ballonnés de mirages ,des villes parrainées de veuvage...

Des ports soudés au voyage, des bagages peuplés d'orages, des voluptés gammées de laideur et des larmes desséchées.

De Fureur... des choses qui butinent les restes d'une brume orpheline, se ratatinent comme sa chevelure opaline et se calcinent dans sa câlinerie assassine.

Des choses, encore des choses. Guerroyant comme des vieux enfants qui pleurent en déshabillant quelques couchants qui s'éteignent en béant dans les larves d'une passion, aboyant comme des astres en béton qui caracolent sur des quais en carton...

Et moi, chaloupé dans le glamour des prières aurorales, je promène des diadèmes d'écume qui se pavanent sur mon squelette désossé, velouté dans l'élégance des douleurs nymphomanes, je trimballe des guirlandes de brume qui paradent sur mon front azuré puis je m'écoute flétrir comme une rose lépreuse, périr d'une overdose de choses..

> JE T'ATTENDS

Farid Chettouh

Avec la candeur d'un enfant
Qui berce la nuit
Dans les bras du couchant,
La fureur d'un violon
Qui provoque la vie
Sur les lèvres d'un mourant,
Je t'attends

Avec des papillons
Plein le ciel
Pour colorer ton printemps,
Des oraisons
Plein les cathédrales
Pour célébrer ton prénom,
Je t'attends

Avec le henné
De tes doigts
Pour teinter
Les nattes de la foi,
Avec le jazz de ta voix
Pour jalouser
Les cloches de l'au-delà
Je t'attends

Avec la volupté
Des métaphores coraniques
Pour formuler ton amour,
La vénusté
Des tournesols bibliques
Pour auréoler ton cœur
Je t'attends...

J'irais dans les prairies de tes yeux
Emprunter les mains des dieux
Pour faire la cueillette des cieux,
Réconcilier toutes les guerres,
Celles du ciel et celles de la terre,
Conquérir
D'autres lieux, d'autres univers
D'autres temples, d'autres lumières
Pour psalmodier une ultime prière :
Je t'attends, je t'attends

> AUTOFICTION (commande)

Manu Campo

A racler nos gouttières
Nous finirons
Pourricières*
Agrafés dans nos gants
J'accrocherai nos lignes à nos lignes
Carreaux blancs comme insignes
A nos linges bande de gens

Les torses se bombent
L'orgueil urbain me repousse autant qu'il me répare
Alors je reste là, à observer, assis en tailleur sur le trottoir, entre la devanture d'un boucher hallal et celle d'une résidence étudiante.

Les identités s'émiettent pour nourrir les pigeons. Même l'air devient un uniforme. Un quartier aux ruelles délassées puis un mec qui trébuche. Un Opinel délaissé par la polis. Un mobile dans la poche de jean ou bien dans celle proche du cœur – dis-leur où tu veux ton cancer, dis-leur. La CAF comme confidente, la cafetière comme sablier. Aller au taf comme aller à la danse. Obéir puis s'oublier. S'enfermer pour ne pas subir la violence de l'assimilation. Chaque être humain est une minorité.

*Alliance entre « pourries » et « souricières ». Terme inventé par Manu Campo le 14 janvier 1990, à 18h36.

Le feu passe au rouge. Et si on traversait ? Je me lève, mon sac à dos quitte le sol, je monte chez moi.

C'que j'ai raclé la mienne de gouttière. D'abord, sans comprendre. J'ai raclé à m'en perdre, raclé en voulant dénicher le fond du fond, arriver premier à la caisse, devant tous les autres, juste pour dire « je suis arrivé à la caisse devant tous les autres », j'ai raclé fièrement comme on arbore sur un T-shirt « j'adore ce que vous faites », j'ai raclé pour trouver le style, les plus beaux textes, les plus belles scènes et atteindre du poème le bout de la N74, plus loin encore que l'antenne de Nuits-Saint-Georges. J'ai raclé comme on force les « r » dans les engueulades, j'ai raclé en accélérant le geste de la chair sur le métal, de la volonté sur la limite, du laser sur le CD, j'ai raclé les confusions, les miennes et celles des autres.
J'ai raclé
Toutefois
Sans nécessité.
La nécessité, voila mon seul boulevard. Désormais, je cherche la démarche qui débouchera sur la vraie racle, celle qui ne creuse ni vers ni contre les autres. La racle pour coller des légendes à mes propres textes. Ma propre racle pour éviter que les autres ne raclent pour moi, la racle qui germe de mes représentations.

Laissez-moi
La lisière de mon toit
Mes mains recueillent la sueur de mes cracks. Une gouttière devrait-elle forcément faire l'autruche ? Je racle parce que c'est comme ça, parce que cette page émane d'un autre ordre que la vulgaire sociabilité montrée. Il n'y a que des solitudes et des choix qui pèchent aux carrefours. Ma fenêtre est un bastion d'où j'me dis « merde… »

A racler vos gouttières
Vous finirez
Nus comme des carreaux blancs
Vides comme des insignes
A boire ce que l'on vous enseigne

A racler vos gouttières
Vous finirezzzZZZ…


Mathilde Lévêque

>CYAN

Olympe Sauvage

Bulle tendre tendance étoile
caresse chaque échine : vallée, col, sommet
roulée par les souffles, constellée sur le derme salé

papillon profond sur sable et coraux joue à l'automne
effraie des poissons
compagne des souvenirs - humains et autres - en foule
dans les courants

rectiligne, spiralée, selon vœu conte saison
doux à sœur à frère à frère à sœur à sœur à sel à doux

avec ou sans (v)erbe, la mer.

>BLEUE

Olympe Sauvage

Etalée décharnée
comme une étoile de mer
une étoile ou une méduse, qu'importe se dit-elle,
comme décharnée je plonge, je plonge
l'eau est un désert d'eau vide vide
je plonge je plonge encore
descends des-cend desse-cend
toujours
je desse-ssend jusqu'au fond toujours au fond
jusqu'au plus profond pour y prendre pied
y rattraper le réel

la mer n'a pas de fonds

à pas de fond coulons

coulons avec elle

comme elle
par elle

de plus en plus chaude l'eau bien trop bleue
c'est le bleu qui me coule, le bleu sel dans le bleu je coule,
je me coule

bleu salé et chaud autant qu'on peut l'être

ne pas bouger
ne pas bouger

mais comment pouvoir puisque l'eau me ligote
me chaîne chaque ruisseau et chaque lac
de ma peau

je deviens derme salé
poisson hydrosoluble

bienteau je serai Bleue Salée
ne pas bouger
ne pas briser l'eau qui me lit me lie me délit me délivre
couler
coulée
coulée bl....
en elle


Nastasia Peteuil

> DO[R]S

Pierre Cachia

Je m'assassine à ces yeux pour tuer son regard pour lui.
Ce bout de métal transperce et je lui tends le ciel en hurlant.
(Pleurs et rires)
L'indifférence d'un baiser...
S'il te plait, viens et danse sur mon corps, moi qui sacrifie
les pleurs d'une étoile

Appellera le futur sans sourire
Appelle [moi]
Il y aura des larmes à la fin, petit homme

Les trahisons se dessinent dans une souffrance qu'englobe
ta conscience sans la comprendre, et cette sphère silencieuse
me considère comme un amant sans avenir
[Tue-moi encore]
Prières

Les mots violent ma bouche et scarifient mes sens
MOURIR
...
Renaître
et Vivre.

C'est comme se planter un couteau dans le cœur encore et encore. Voir ses mains couvertes de sang et pleurer en pensant qu'on ne peut pas s'arrêter, qu'on doit continuer sinon la souffrance sera encore pire. Il suffirait de se relever, jeter tout derrière soi et partir sans un regard en arrière.

Alors peut être, la douleur s'arrêtera. Et la pluie lavera les plaies béantes dans lesquelles on peut facilement lire les pensées. Les livres ouverts.

Folie douce que ce sentiment qui détruit
Et pourtant on ne peut se défaire
Plaisir malsain que de se livrer, âme confondue, à la fille qui nous élèvera

Et il grimpe cet Ange de la Terre.

Il ne cesse de tomber pour remonter encore et encore. Atteindre un sommet bien au-delà de ce qu'il ressent. Il mord la pierre et se déchire les paumes.
Le sang coule le long de ses bras et il n'en a pas conscience.
Et il oublie qu'en bas la vie l'attend.
Il grimpe vers elle, pour elle.
Surtout pour lui.
Et ses chutes lui rappellent qu'il faut se battre encore et toujours. Son dos nu est parcouru de lumière et les souvenirs lui vrillent le cerveau. Douce poésie que se droguer à l'art scénique.

Les corps fusionneront en une passion dévorante, on en oubliera les noms. On criera ce qu'on ne s'est jamais dit, ce qu'on ne s'avouera jamais. Et ils retomberont ces amants, dans les bras l'un de l'autre pour ne jamais se quitter.

Ou pour le faire.
Et nul ne s'en sortira indemne.





Mathilde Lévêque

> UN TEMPS POUR EUX

Pierre Cachia

Il était un homme dont un trou marquait la poitrine
S'y était niché un oiseau, joyeux compagnon.
Et l'homme s'était perdu, sans sentiments que le cœur aurait pu prodiguer
Car l'oiseau du précieux organe avait pris la place.
L'homme de loin semblait vide, mais à l'approcher
On entendait l'oiseau, qui de sa musique le remplissait de ce qu'il avait perdu.
Et l'un dans l'autre, les deux, sans se quitter,
S'accompagnaient sans buts, mais aussi sans regrets.

Mais les errances se croisent, car Solitude jamais ne dure.

Et celle de l'homme à l'oiseau rencontra celle d'une femme toute pareille
Mais dont le cœur nulle mélodie ne s'échappait car de compagnon il n'y avait jamais eu.
Et l'oiseau de l'homme s'envola, pépiant avec joie et dans le vide du cœur de l'autre se posa.
L'homme, d'abord étonné, écouta son ancien compagnon et le chant qu'il entonnait.

Et apercevant la femme sourire à cette joie partagée, vit son rire s'échapper et allumer les étoiles.

Alors celle dont le cœur chantait lui prit la main
Et dès cet instant leur danse ne prit plus jamais fin.

On dit que l'oiseau vole encore d'un cœur à l'autre en les regardant danser.
Mais chut...
Laissez les Amoureux vous en parler...



> L'HISTOIRE... ET LE RÊVE S'ÉPUISE

Isabelle Monin

Endormi sans sommeil, le rêve s'épuise
Attendant l'alchimie d'une substance indicible
Et d'une...

Flamme sur drames
D'adultes super posés
La vie normale rêvée normale
Construite de ses cendres
http://Palpitantes/Grisées/Chaudes/Sincères/
Normales au choix

Peut-être plus simple
Peut-être plus simple que cela,
Le rêve s'éveille et se change en quotidien
Qu'oublient ses bravoures d'hypocondriaque

Que dire, que faire et que changer d'hier ?
Quand tout est déjà ... bref ...
Devient recommencé
Pour te plaire dans l'instant

L'instant te suffit pour construire
Cette vie normale dont tu as cessé de rêver


Zabörus

errer – air erratum

¶ errer ↔ mentir ↔ partir ↕

☺ (smiley poetry) ☺

♥ :
♂ = ♂
♀ = ♀
=> ♀ ≠ ♂

¶ ERRATUM

¶ easier 2 talk 2 U / write / walk (...) – step – bye – step
¶ easier
> no boditôk an’ sink
¶ isi...

freestyle & dependance
dans l’ombre de l’errance

l’agonie fixe une ligne

¶¶¶

de conduite à tenir
jusqu'au bout de la page
de garde
jusqu'à l'aube
un quart – la demie – moins l'air de s'y tenir
bastingage des saisons
tangage de l'autre
et puis des autres
pendant que d'autres encore s'engagent
gageure de cœur en corps et du labeur des apparences

aujourd'hui s'y coule
demain l'oubli de l'ombre
ses pas deviendront tiens
tu deviendras ses pas
dans l'ignorance de tous

demain pas une ligne – – –

air life
¶

Isabelle Monin

> DÉSAFFECTÉ

Krazem

Deux vieux rails solitaires voyagent vers l'inconnu via quelque imaginaire d'un rêve ferroviaire...

Ton parfum — retrouvé ravive le mystère de ces quais — oubliés où l'on ne s'étreint plus...
nostalgique : bien déserts :

> EN SALLE

Krazem

Sous le regard des autres qui ne nous voyaient guère,
Notre intimité fleurissait sa pudeur.
Ma table – habile complice – ponctuait d'honneurs nos ardeurs
Qui n'attendaient qu'un signe pour secourir ma peur
D'être repoussé.

« Lait orgeat, café crème, jus de pomme et thé vert ! »
Notre temps n'était pas à l'aveu de mes bières

Tes paroles aériennes me transportaient
Dans cette Eternité que je ne croyais plus.
Chaque phrase, chaque mot, chaque lettre m'enchaînaient
Un peu plus à tes bras, à ta peau, à ton être.
Chaque soupir rafraîchissait mon plaisir de te respirer
Partout et toujours.

« Quart Vittel, diabolo, menthe à l'eau, fraise Vichy ! »
Dans ta main qui m'échappe germait ma jalousie

Jamais le temps ne se lassait
Seulement rappelé à l'ordre par le garçon qui refaisait sa caisse
Ou par quelque rendez-vous où j'arriverai en retard
Mais déjà en avance pour notre prochain verre.
Et quand c'est toi qui quittais,
Ton parfum qui s'attarde m'étourdissait de secrètes tendresses
Et ma peau exultait sans craindre ton absence

« Blancs cassis, gins tonic, tequilas, whiskies glace ! »
Rien dans tes yeux si bleus n'annonçait ma disgrâce


Nastasia Peteuil

> SOUVENIR D'UNE ÉTOILE

Cécile Pallas

L'écume des vagues berce mon cœur
Qui de jours en jours se meurt
Mes yeux devenus diaphanes
A mesure du temps les couleurs se fanent
Le temps passe, nous éloigne, mais je ne vous oublie
Les étoiles en témoignent

Tous les soirs votre nom se perd dans la nuit
Vous êtes dans mon cœur et dans mon âme
Pourrais-je un jour vous oublier ?


Mathilde Lévêque

> DÉTRESSES

Georges Thiéry

Les détresses tardives sourdent mon imagination
D'ordre à désordre
Du chaos qui règne sur nos régions dévastées
Mon souffle tarde et embrase
Le monde à la pelle
Mon tempérament
Embrase tes opinions et mon règne
Est le foutre du monde réel où imaginaire
Perds-toi dans mes estampes
Ma belle sème ses discours en ère de trépidation
Mon amour je me suis perdu et tu me retrouves sans cesse
Le regard ailleurs et sans douceur de voix
Ma perte te lèche le panier
D'oseille en petite cour
Tu as acclamé mon discours
Et je porte sur tes lèvres
Le baiser de ma mort.



Mathilde Lévêque

>MES ABÎMES

Georges Thiéry

Mes abîmes sans pareil
Ta beauté t'exile mon amour
Mes doigts sentent la mort et tes lèvres le souffre
Poète sans agonie
Tes jours sont comptés
La mort m'a parlé
D'une voix claire et sans mystère
Tes pas sont les miens et ma voix un chagrin
Tu souffles sur le radiateur
Pour y chercher un peu de chaleur
Et mes horizons s'éclairent
Qui de vous m'aime
Je n'y crois pas une seconde
Et déjà tes lèvres vermeilles
Mentent sur mes mystères insondables
Ma mort a signé son refrain
Sur le couplet de nos horizons joints.

> ACHILLE

Estéban Riffaud

Regarde il pleut, là sous mes yeux,
Des stalactites de cendre... de vœux,
Toutes ces promesses qui s'évaporent,
Vers d'autres cieux... vers d'autres sorts.
Prends mes suppliques, pose ces futilités
Pardonne nos destins funestes,
Où l'on apprivoise la volupté à la dignité.
Ô Thétis, laisse partir ce fils de colère,
Regarde ce sycomore me prendre
Et m'emmener en terre d'Ares,
Où mes frères m'attendent et m'illustrent.
Respire encore mon doux songe d'une vie de gloire,
En laquelle le nom du roi des Mirmidons résonne
Tel un être portant un amour incompris !
Que sous son souffle le temps s'allonge,
Et qu'il lui laisse l'instant...
De recueillir cet amour qui la touche et la dérange,
Alors seulement alors... Cette mort sera tentante
Grâce à elle, ... Ma seule Briséis, ma seule pensée,
Ma seule liberté...


Zabörus

>MÉLANCOLIA

Estéban Riffaud

Miroir de l'âme
Tension inespérée
Laissez-moi avec ma Mélancolia
Privé du susurrement léger
Des fadaises du passé,
Je ne vis qu'en attendant
La chaleur de la solitude,
Ô Mélancolia douces pensées.
T'étreindre me laisserait
Meurtri et pâle,
Mais loin de toi
J'étouffe et me fends.
J'étaye des mots sans sens,
Et fait des phrases sans saveurs.
Porté par ma folie
J'avance des inepties
Que moi seul entends.
Laisse-moi pleurer !
Ô inaccessible Mélancolia
Reflète mon miroir
Et laisse-moi l'espoir...


Zabörus

> L'INVITATION AU VOYAGE

Izambard

Explorer les airs
Traverser les mers
Capturer ton cœur
L'emmener ailleurs

Lui conter des histoires

Mon jeune spleen libre
Si vivant qu'il vibre
De voler ton cœur
En ôter les sueurs

De fées ou de trésors

Au-delà des temps
Voir tous les talents
Parcourir ton cœur
Tuer la douleur

Lui faire apercevoir

Etre auprès de toi
Ici ou là-bas
Protéger ton cœur
Avec grande ardeur

La beauté du décor

S'enfouir dans un lit
De feuilles et de pluie
Dorloter ton cœur
Lui rendre fraîcheur



Zabörus

> FLEUR DE SAGESSE

Izambard

Rose est le pétale
De cette fleur qui
Dans les champs s'étale
Noyée sous les cris
Des chercheurs d'opales
Le jour et la nuit
Bien loin des étals
Des villes d'ici
Rappel machinal
De la force Vie

La vie doctrinale
Des sages érudits
A tout d'infernale
Sombre est leur habit
Ce drap si banal
Tombé dans l'oubli
Ce repli fatal
Sagesse ébahie
Dans de closes salles
Perdra bientôt vie

Tombe le pétale
Au sol et flétrit
S'éteint le mental
Beau et savant fruit
Tout est machinal



> ADIEU

Izambard

J'ai vu l'ombre se poser sur toi,
Une ombre de celles qui ne repartent pas
La nuit toute entière t'a envahie.
Moi, je contemplais de mes yeux ébahis
Le spectacle qu'offrait ton départ.
Oui, c'est ainsi que ça se nomme, le départ.

J'aurais tant aimé te serrer dans mes bras
Juste comme cela, juste une dernière fois,
Comme dans une sorte de dernier adieu
A l'heure, venue, de ton départ aux cieux.
Et moi, figé d'effroi et d'horreur,
Je fixais l'ombre menaçante, oui c'était l'heure.

Sache que je t'ai aimé corps et âme
Et qu'aujourd'hui je me blâme,
De n'avoir pu te l'exprimer
Aussi clairement que tu l'aurais mérité.
Ici, debout devant ce qui fut toi,
Je ne cillais pas, je ne comprenais pas.


Mathilde Lévêque

> EXCÈS

Saïd Nourine

Pendants d'une monnaie
Qui n'a plus cours,
Tout compte fait.
À découvert d'atours
Sur la place des phantasmes
Exagérés,

Rome aurait voulu qu'elle soit d'or ;
Le pèlerin sur son dos nu
S'endort

L'encre dit et fige
Certains forfaits
Que l'excès taira
Pour abolir le manque
« Stances en spasmes
Dansent pendant
Que je divague », fis-je
À quelques passantes...
De l'incognita terra.


Mathilde Lévêque

> SOL

Saïd Nourine

Sauf si parmi l'excès mise
À nu l'aire s'y admire s'y
Attelle hors et radicalement
Tout point cardinal
Dis-je peut-être jadis

Pour éprise de ses angles
Que démêlent en rires
Des abbesses -
D'où maintes dunes
Aptères -

Demeure à l'affût
De leurs cosinus la fuite
Sidère

Recèle quelque silhouette
Jazzy d'hier, -t-elle ?

Ravie son alto
Des elfes illégitimes
Dégrise

Des trous plissés
Des passages flottent
L'aire mise
À nu


Mathilde Lévêque

> MOTIF SANS SCRUPULE

Saïd Nourine

Au-dessus du guet-apens
Dans la Gueule du Loup
La Mer est fébrile ce soir
Les gamins plongent leurs
Corps grisés par les vents
Une brise vénitienne :
Danse sous les pluies
Inopportunes du Mois
D'Août

Baroud d'honneur
Qui fait voler les turbans
Volontairement vers les Buses
Aimées des braconniers
Pensifs dans leurs
Haillons que traversent
Les filaments du Zéphyr

L'Aube arrive sur des ombres
Absentes comme les amours
Emplies d'absinthe
Ennemie des métaphores
Qui filent sans crier gare !

Motif sans scrupule
Au-dessus du guet-apens
Dans La Gueule du Loup
Hagard
La Mer se terre ce matin
C’est son jour de défaite
À Bir-Khadem.




Jérôme Panneti

> EX TENEBRIS

Mickaël Blachot

Je t'ai vu là assis tout en face de moi
Ton corps un peu courbé et ton âme malade
Et tes yeux dans le vide d'un triste désarroi
Je t'ai vu tout plié refermé un peu fade

C'était comme ça tu sais notre première fois
Où je t'ai vu tout seul tes paupières de jade
Qui n'attendaient qu'un effleurement de mes doigts
Pour t'aimer papillon une ultime bravade

J'ai pensé en secret à cette unique fois
Tu étais tout pour moi et ta douceur criarde
Cambrait et déchirait mon image de roi

Tu étais tout à moi ultime débandade
Qui faisait s'écarter le cocon de mes bras
Et j'ai cru éclater en pelote d'échardes

> CONNAISSANCE

Mickaël Blachot

Je suis nu face à toi statue de verre épais
Immobile et tremblant je t'attends fier guerrier
Tous mes poils se redressent ma colonne d'acier
Se fait douce et s'affaisse sous le choc éthéré

De tes yeux brûlants je suis le parvenu
Et tremblant je t'attends ô mon guerrier déchu
Qui me blesse déjà et ta voix qui me tue
Et tes doigts de magie font frissonner mon ...

Je suis nu dans tes bras je me sais épié
Par un ange immobile je tremble de fierté
Et vers des cieux plus hauts je me sens monter

Parvenu à l'extase et au feu des élus
Immobile guerrier je t'ai tant attendu
Je pleure dans tes bras des larmes de cire fondue

> ESPÉRANCE

Mickaël Blachot

J'ai pénétré ton âme et lardé de charbon
Un cœur qui demandait pourtant de la douceur
Et ton armure blanche éclatante démon
De mes nuits franches où brille le malheur

J'ai fait durer sans peine notre hiver un peu long
Et tant prié pour toi pour qu'éclate chaleur
Vivante et écarlate transparente façon
Que tu avais de faire l'expiré tout en pleurs

J'ai tant compté pour toi tu me voulais garçon
A tes pieds espéré mon absence t'a fait peur
Toujours auprès de toi besoin d'animation

Et déjà quand tu me trouves absent tu te meurs
J'ai tenté de plier et retrouver ton front
Mais l'étudiant buté s'est retrouvé vainqueur

> BRISURE

Mickaël Blachot

Fragile et lisse étroit mon unique flacon
Tu m'as été précieux je te gardais en poche
Je me suis éclairé tes augustes rayons
Faisaient danser ma chair je me sentais si lâche

Entre tes bras de mer qui m'ont bercé d'un ton
Doux et loyal et fier je te sentais si proche
Que ma poitrine en garde encore décoration
Et je prie pour ton cœur pour qu'éclate la roche

Longtemps je t'ai cherché et perdu sans façon
Du jour au lendemain tes morceaux en accroches
Piétinés et crachés et perdus sans raison

J'ai remis doucement tes morceaux dans ma poche
Pour plus tard s'il fallait te recoller mon nom
Mais mes paumes toujours saignent et en vain je m'accroche

>BEAUTÉ

Mickaël Blachot

Sous les néons de feu la musique brasier
Et ces lourds tremblements la cadence des fées
C'est la flamme qui glace et me brûle en dedans
C'est le Démon ferré qui se dit mon amant

Je suis à tes pieds et je pleure l'Enfer
De ses douleurs macabres et la cour des amers
J'étais l'ange tombé du piédestal céleste
Je suis l'ange touché tu m'as rendu plus leste

Mes douleurs s'estompent je suis le révélé
Je suis un pur cristal l'égorgé du dément
Déjà je me répands déshonneur éthéré

De tes morceaux qui coupent et la glace d'argent
Et mon reflet éclate cent fois multiplié
C'est la beauté brisée par un mortel amant


Nastasia Peteuil

> L'IMPORTANCE D'ÊTRE CONSTANCE

Romain Montagnon

C'était une soirée vierge, sobre et désenchantée. La lumière accrochée à la lune compensait la faible lueur des lampadaires. Je pérégrinais à travers les rues dijonnaises.

Je pensais à mes pas qui réveillaient l'asphalte. Je m'enfonçais dans les trottoirs ramollis par l'absence longue, trop longue, de semelles sur leur panse goudronnée. Les muscles sont relâchés, pensais-je en arrivant place françois rude. Un type qui a l'inélégance de se montrer dévêtu et de rester là, fier de ses attributs, ne mérite pas de majuscules.

Cependant, quelques choses habillaient les pieds de son piédestal, quelques choses se tenaient dans la fontaine asséchée. Et trois personnes les observaient. Quand je m'approchai, je sus que ces choses étaient des tableaux. Je me tins près des trois personnes et comme elles, j'observai. Je ne pourrai, hélas, vous décrire ces merveilles acryliques. Les mots que nous employons sont trop imparfaits pour décrire le Beau, le Sublime, l'Envoûtant. Le morse conviendrait peut-être, que sais-je ?



« C'est une création divine ? Qui peut peindre telle splendeur ? Qui peut m'absorber de la sorte ? demandai-je à la jeune ménopausée qui se trouvait à ma gauche.
— Il y a une signature. Un C, en bas à droite, me répondit-elle.
— Et que veut dire C ? demandai-je encore.
— C pour Cécile, idiot.
— Non, Clarisse, lança l'homme à côté d'elle dans le bon courant aérien.
— Sa mère la prénomma Clémence, dans la chambre blanche de la clinique qui l'a vue naître, dit l'enfant à ma droite. »

Cécile, Clarisse, Clémence. Il s'agit d'une femme. S'il s'agit d'une femme, j'en suis amouraché. Quelqu'un ouvrit brusquement des volets, à l'étage d'un bistrot, et cria :

« Ce n'est pas l'artiste que vous aimez, mais l'œuvre. » Il referma aussitôt les volets.

Oh non ! J'admire l'exquise élégance, l'enivrante association de couleurs et de formes et d'expression et de vie de l'œuvre, mais j'aime, mais j'adore celle qui l'a peinte. Je restais là, toujours, à côté de la jeune ménopausée, du jeune homme calvitié et de l'enfant androgyne, et j'observais encore. Un ivrogne rendit :

« Claire ! Elle s'appelle Claire ! »

Il tituba, tituba tant et si bien qu'il trébucha et se tua sur le rebord du trottoir. Claire, Clémence, Cécile, Clarisse. Je n'aimais pas l'œuvre, non, j'aimais les doigts qui tinrent ce pinceau, le poignet qui donna corps, les yeux qui donnèrent âme, j'aimais l'esprit par lequel ces merveilles étaient nées. Un type enragé traversa la place, se jeta dans la fontaine asséchée et mordit une peinture. Le petit enfant, à ma droite, se rappela avec nostalgie :

« Dans le temps, on étouffait les enragés entre deux matelas. »

L'enragé partit. Avec les peintures. Les lumières illuminaient, la ville ne chantait pas, les trottoirs esseulés ramollissaient. Une douce constance enveloppait chaque être organique, les moroses restaient moroses, chaque minéral, les pierres demeuraient inexpressives, une douce constance enveloppait chaque chose.

Je restai là, les autres aussi.

>IN PERPETUUM

Benoît Lecoin

Au sol : la guirlande formait des vagues vertes, c'est comme si les ampoules étaient de petits poissons qui scintillaient, qui brillaient, une lampe sur deux.

Paul avait sept ans, je crois que c'est ainsi que tout a commencé…

Anne est décédée l'année passée. Paul et moi avions déménagé pour être au plus près de l'Hôpital, c'était plus pratique, nous restions des après-midi entiers à lui parler de toutes les choses qui ne servent à rien : des cancans, des voisins, du temps… C'est fou comme elle aimait qu'on parle du temps ! Comme par la fenêtre elle apercevait le soleil il devait lui sembler qu'à présent nous avions ça en commun.

Paul, lui, jouait au lego sur le lit, souvent j'apportais des fleurs, ses préférées, et des ananas : c'était notre fruit à nous. Avant, quand Anne était valide, avant, quand elle était enceinte de Paul, je l'appelais mon Ananas, parce qu'elle avait enflé en quelques mois comme un ananas.

C'était resté, elle était mon fruit, ma femme, ma tendre, mon ananas…

Quand on sait que l'on va mourir, on a besoin de tendresse et de mensonges.

Je ne lui mentais pas vraiment, mais pour Paul et pour elle je lui disais qu'elle avait meilleure mine.
« Quand il fera beau, nous irons nous promener dans le parc ! »

Je lui jurais ce programme, même si elle devait ne pas me croire, faire semblant pour notre petit Paul.

Nous restions là tous les trois dans cette chambre d'hôpital si peu intime. Une chambre où le sol brillait, où ça sentait le caoutchouc et le savon que les infirmières utilisaient pour se nettoyer les mains.

Paul voyait bien que sa mère était alitée, qu'elle avait de plus en plus de mal à le serrer fort contre elle. Mais pour cajoler et embrasser leur enfant les mères ont une force à nulle autre pareille.

Je les regardais. Je me disais que je les aimais. Que bientôt nous serions deux hommes à la maison : moi et mon Paul.

Je pleurais parfois, mais en silence, et seul, jamais devant Paul, encore moins devant Anne. Je me promettais d'être fort, de tout faire pour aimer Paul, d'être un bon père, tous les trucs qui traversent l'esprit d'un homme quand on lui met dans les bras un petit être de quelques kilos, avec des doigts comme des noisettes, une tête aussi fragile qu'un œuf.

Paul apportait des dessins. Toujours il crayonnait sa maman, moi. Assez étrangement, à mesure où la santé d'Anne déclina, elle y était représentée de plus en plus grande, de plus en plus belle. C'était une façon de lui montrer son attachement, de lui dire : « Ne nous quitte pas ! »

Et puis Anne est morte, Paul a été très triste, nous avons déménagé une seconde fois, parce que la fenêtre de sa chambre donnait sur l'hôpital et sur la chambre de sa maman.

J'ai essayé tant bien que mal de tout faire cette année-là pour que Paul soit heureux. Il ne pouvait pas l'être, c'est vrai, mais il avait encore son père et je l'aimais tellement.

Je n'arrivais plus à dormir, au début j'ai bien essayé de penser à autre chose, mais sans cesse, la nuit, je revoyais Anne en songe, elle me regardait. Notre lit conjugal, je le fuyais, il y avait encore son parfum, ses bijoux qui tenaient en équilibre sur le miroir de la coiffeuse, et des images du passé : des sourires, des souvenirs de vacances, de premières fois, d'amour.

Paul retourna à l'école, je ne lui en voulais pas lorsqu'il me disait qu'il refusait d'y aller, on ne peut pas savoir ce que peut être la souffrance pour un enfant.

Les amis d'avant, les couples ont été présents, peut-être une année encore. À cette époque, nous allions souvent dans le Sud chez André et Félicie, les témoins de notre mariage. Ils étaient très gentils avec mon fils, je crois me rappeler qu'ils lui avaient offert une bicyclette.
Nous passions de longs moments à parler de tout, mais jamais d'Anne. Pour moi c'était mieux (enfin je crois).

Nous allions aussi à la pêche : un jour Paul n'avait rien pris, je l'avais amené avec sa canne dans un supermarché. Au rayon des surgelés, j'avais accroché à son hameçon une boîte de colin d'Alaska. Il avait beaucoup ri. Oui, je faisais tout pour lui faire reprendre goût à la vie. J'inventais mille bêtises pour le faire sourire. Je crois que si Anne avait été encore de ce monde, elle ne m'aurait pas toujours trouvé très intelligent.

Avec Paul, nous avions notre façon de vivre, un peu comme de jeunes adolescents, pizzas, dvd, bières pour moi et jus de pomme pour lui. Nous partions le week-end dans les Vosges, là, ma belle-mère avait une maison près d'un pont qui enjambait une rivière. L'hiver il y avait beaucoup de neige, nous faisions des bonshommes à qui nous donnions des noms d'institutrices, de pions.

C’est un jour de Noël que tout a commencé.

Du temps de ma femme, nous le fêtions à l’américaine, chocolat et Christmas songs, dinde et choux de Bruxelles parce qu’il avait à peu près la taille des marrons, qu’Anne disait qu’ils étaient verts, que le vert était la couleur de l’espoir. À la vérité : Paul et moi nous n’aimions pas les marrons et Anne voulait en tout temps nous être agréable.

C’est une boîte toute bête qui a tout lancé : Paul avait un camarade de classe qui avait tanné son père pour avoir des guirlandes de Noël…

J’en avais acheté aussi, je les avais montrées à Paul, il avait voulu les mettre dans le sapin. Je l’avais perché sur mes épaules. Il voulait planter l’étoile au faîte de l’arbre, et entortiller la guirlande autour des branches.

Nous sommes restés deux heures, nous avons mis les santons dans la crèche, il n’y avait pas de petit Jésus, ce n’était que le vingt-trois décembre, mais Anne permettait à Paul de mettre sur la paille un Playmobil bleu.

Nous avons attendu que tout soit prêt, que les bougies que nous avions disposées dehors sur le rebord de nos fenêtres soient allumées. Quand Anne est revenue, nous avons éteint les lumières.

Paul a branché la guirlande.

Elle clignotait, tout le sapin s'habillait de bleu et de blanc, Paul était subjugué par l'effet que cela rendait. Il nous regardait, il était heureux, dans ses yeux se reflétaient les lumières des ampoules, elles pétillaient. Paul est allé se coucher, je l'ai rejoint, j'ai arrangé la couverture de son lit. Peu après, nous nous sommes tous endormis.

C'est ainsi que Noël mais surtout les guirlandes prirent une dimension grandissante dans nos vies…

Chaque année, à chaque Noël nous accrochions des guirlandes, de plus en plus de guirlandes. Au début, elles décoraient juste le sapin, la rampe d'escalier, le pied de l'halogène ou les meubles du salon. Pourtant, bien vite, avec Paul nous en avons mis partout.

Après la mort d'Anne, nous avons continué à célébrer Noël, je cuisinais une grosse dinde que je fourrais de choux de Bruxelles, nous regardions les photographies des Noëls passés, nous buvions du thé aromatisé avec un gros copeau de cannelle. Et le soir nous allions allumer ensemble les décorations extérieures.

Une guirlande de village rouge, bleue et verte sur le chéneau, un père Noël sur le toit, des guirlandes sur chacune

des marches, une crèche éclairée au fond du jardin, une projection lumineuse du traîneau du père Noël.

Paul et moi nous avions la frénésie des lumières et, même si financièrement cette manie me coûtait assez cher, nous ne pouvions nous en empêcher, nous réfréner. C’était devenu une sorte de rituel. Au début des vacances, nous faisions le tour des magasins de bricolages et nous achetions des décorations, toujours plus de décorations, comme si nous voulions combler le vide qu’avait laissé Anne, comme si nous croyions intimement que du haut de ses nuages blancs elle pourrait apercevoir la maison et penser à nous de là-bas.

C’est comme ça que tout a commencé !

Je rentrais d’être allé acheter de nouveaux décors, je me faisais une joie de les installer avec Paul…

Avant que je parte pour le magasin, il m’avait posé des questions à propos de l’électricité, quand je lui avais parlé de la vie de Thomas Edison, il m’avait écouté en silence, et j’avais lu dans ses yeux une infinie fierté…

Paul avait dû vouloir mettre les guirlandes sur le sapin en mon absence, il avait dû tomber, s’empêtrer dans les fils, il avait dû se débattre, il avait dû crier et je n’avais pas été là.
Sans savoir, je suis revenu. J’étais heureux de mes nouvelles découvertes, notamment d’un père Noël de quatre mètres qui

fonctionnait avec une soufflerie, père Noël gonflable qui dépassait le pêcher que nous avions planté dans le jardin.

Je suis entré dans le salon, j’ai vu le visage de Paul tout rouge, et ses mains toutes blanches, il y avait des marques sur son cou, la guirlande jouait une petite musique de Noël. Tout son corps comme un colin pris dans un filet en haute mer, tout son corps clignotait de bleu, de blanc. Je suis resté un temps qui m’a semblé durer de longues heures, là, sans bruit, seul à regarder mon enfant pendu à l’arbre de Noël.

J’ai pris une profonde inspiration, j’ai arraché la prise, je voyais bien que je ne pourrais rien faire, c’était trop tard.

J’ai enterré Paul…

Le même jour, j’ai pris à partie le marbrier, je trouvais honteux qu’en bas de la pierre tombale il ait laissé une publicité pour son entreprise. Il m’a expliqué qu’on ne la voyait presque pas, qu’elle était sur le bas de la pierre, en bas, presque au niveau du sol.

Je lui ai dit que c’était encore plus insidieux, que quand on prie un être cher, à un moment ou à un autre on baisse les yeux : « C’est ainsi que ça se passe ! »

Un peu plus tard je suis rentré chez nous, il y avait tout pour deux et pourtant j’étais doublement abandonné.

Je me suis mis à boire, je pouvais vivre avec l'assurance-vie qu'avait contractée mon épouse, je pensais souvent à Anne, à Paul, et quand Noël est arrivé, j'aurais dû ne rien faire, mais Paul et Anne aimaient tant Noël, alors j'ai continué…

J'ai accroché à toutes les fenêtres des guirlandes, j'en ai mis sur les quatre coins du toit, j'en ai mis dans la descente de garage, dans tous les arbres du jardin, j'en ai entortillé aux tuteurs du potager, le long du muret qui allait à la porte d'entrée, j'ai accroché une couronne de gui lumineuse où un petit automate en forme d'écureuil avec de la fausse fourrure disait quand on poussait la porte « Joyeux Noël ».

Personne ne poussait plus notre porte, les amis étaient lointains, et le téléphone permettait de bien mentir, il n'y avait pas tous les rictus du visage, les traits tendus, tirés par un trop-plein de peine, les cernes, la fatigue...

Mon contact avec le monde des humains se résumait à présent à sortir une fois par an pour Noël, à aller dans les magasins, acheter toujours des décorations, rentrer les installer, brancher les rallonges et éclairer, faire tout briller.

Les voisins devaient me prendre pour un fou, je ne mettais plus jamais le pied dehors, j'achetais tout par correspondance, je faisais mes courses sur Internet, de la brosse à dents aux semis pour le jardin. J'étais devenu une sorte

d'ermite, je ne me rasais plus, j'avais vieilli, c'est fou comme la douleur peut faire vieillir.

De mes jours, je ne faisais que des plans sur les décorations futures, je connaissais par cœur tous les branchements, les nouveaux produits, je pensais à tout, aux prises d'extérieurs qui ne craignent pas l'humidité, aux guirlandes à retardateurs, aux lutins en plastique phosphorescent équipés d'un détecteur qui s'allumait après le passage d'un visiteur.

Mais on ne venait plus me rendre visite, sinon de simples particuliers qui croyaient que la maison était à vendre.

Je passais mes journées habillé d'un peignoir rouge, j'écoutais le jour et la nuit des chants de Noël, grâce au Web je m'étais constitué une fameuse collection, j'étais devenu « Noëlologue » confirmé, les airs de la Baltique, les chansons lapones, les divers récits de Noël, le père Fouettard, saint Nicolas, tout ça c'était devenu mon monde, un monde où seul je vivais.

Elle s'appelait Marie, elle devait avoir le même âge que Paul au moment de l'accident. Elle est allée droit vers notre porte d'entrée, les lutins ont chanté à son passage, l'écureuil oscillait de la tête, tout le jardin était allumé.

Marie a sonné à la porte, je ne sais pas pourquoi j'ai ouvert.

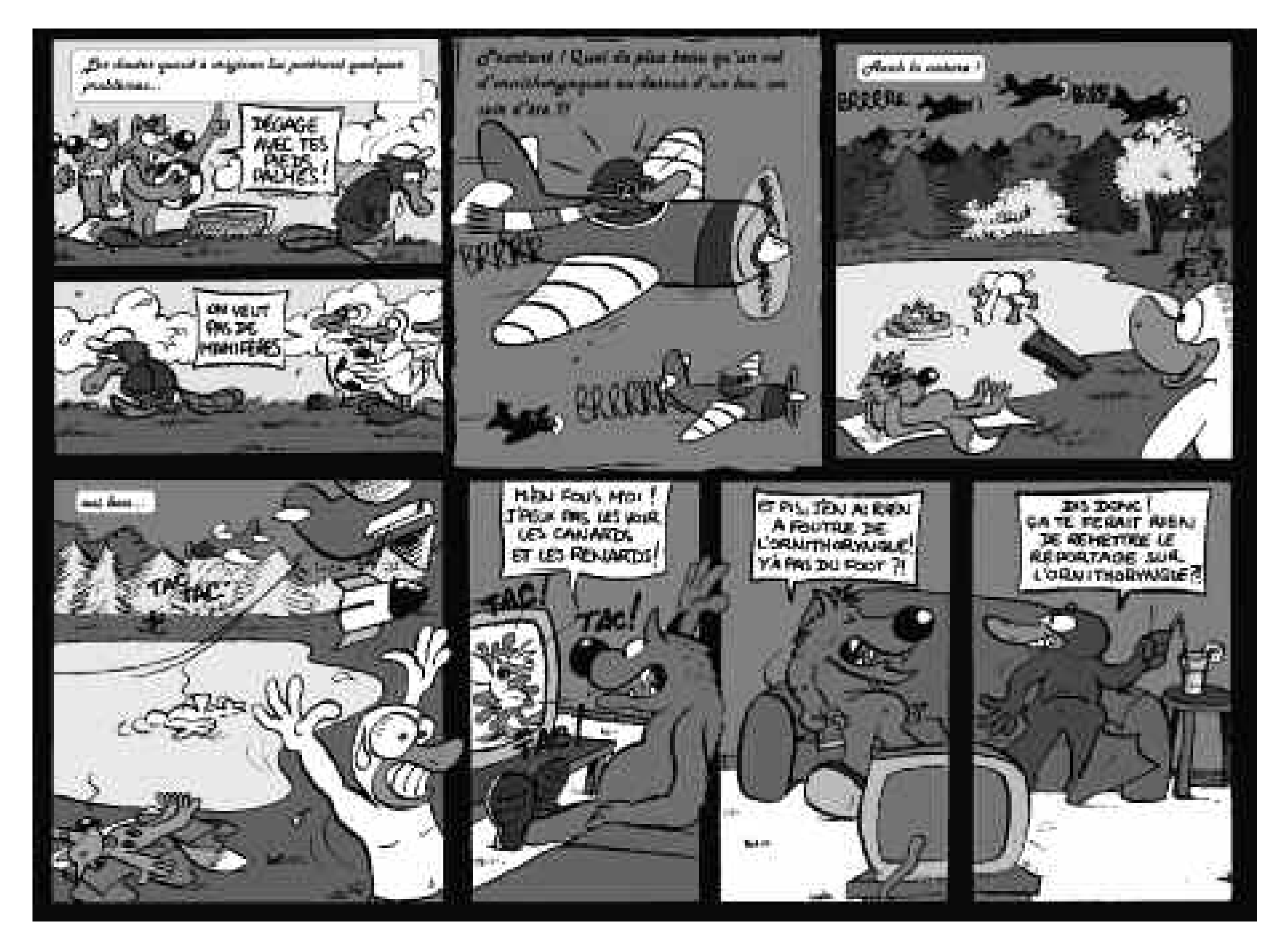
Du haut de sa petite taille, elle me regardait fixement, elle me dévisageait. Et puis, elle m'a serré dans ses bras et, sans que je comprenne ce qui m'arrivait, elle m'a chuchoté à l'oreille :
« Toi, avec tes petites lunettes qui brillent, ta grande barbe blanche, tes cheveux gris, tu es le père Noël, hein, dis ?
— Oui ma petite, c'est bien moi le père Noël ! »

C'est ainsi, Anne, oui Paul, c'est ainsi que tout a commencé.

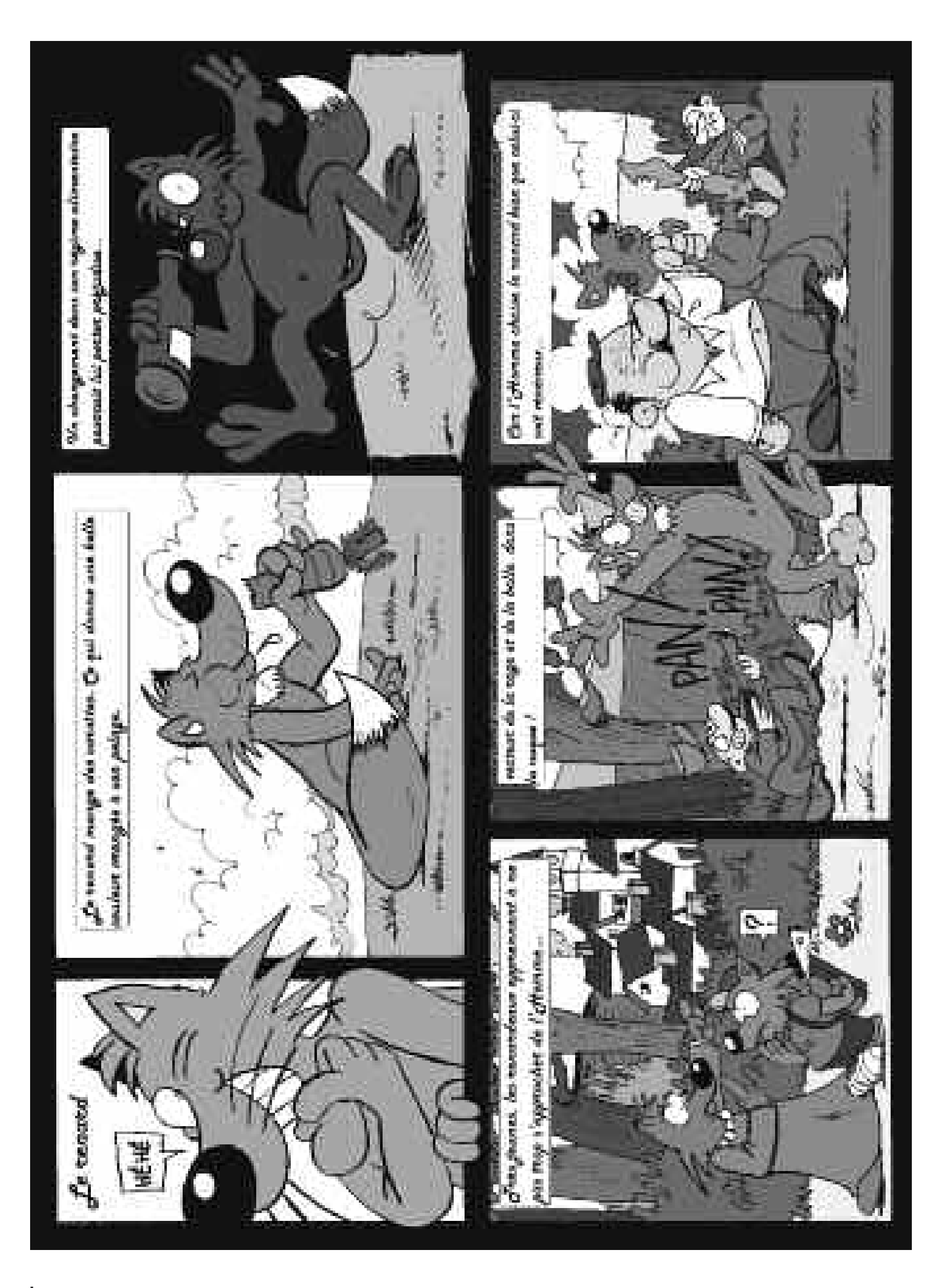

Mathilde Lévêque



Thibault Roy



et Jacques-Antoine Verset



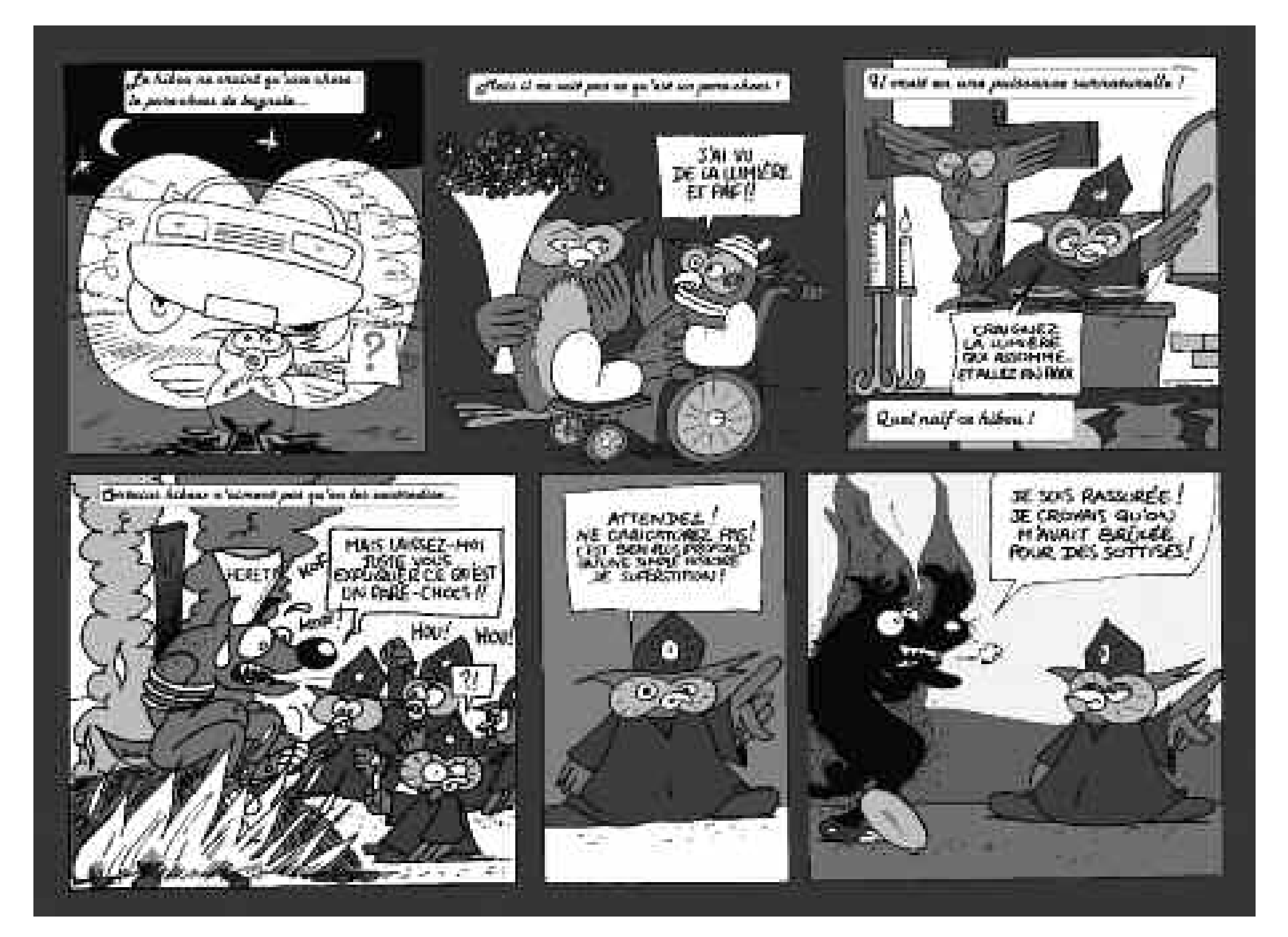
Thibault Roy

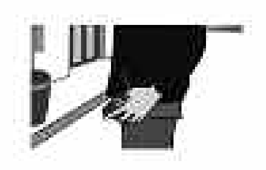


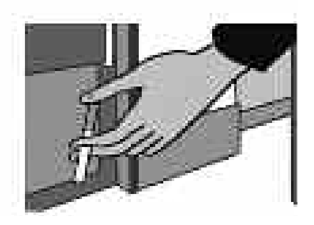
GRAND PRÉDATEUR DE L'HÉMISPHÈRE
... JE PEUX MESURER JUSQU'À TROIS MÈTRES DE LONG
JE SUIS ? JE SUIS ?
VOUS ÊTES JULIEN LEPERCE !!
JE GAGNE TOUJOURS QUAND ON JOUE À CACHE-CACHE !
ILS CONNAISSENT MÊME PLUS LES DÉPARTEMENTS !
ET TU ME DIRE A QUOI ÇA PEUT LEUR SERVIR ?!
?!



Thibault Roy

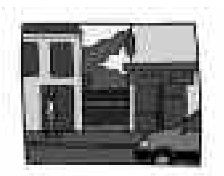
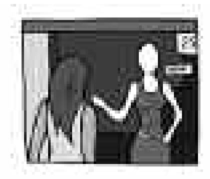

J'AI VU DE LA LUMIÈRE ET PAF !!
Quel naïf ce hibou !
MAIS LAISSEZ-MOI JUSTE VOUS EXPLIQUER CE QU'EST UN PARE-CHOCS !!
HOU !
HOU !
?!
ATTENDEZ ! NE CARICATUREZ PAS !
JE SUIS RASSURÉE ! JE CROYAIS QU'ON M'AVAIT BRÛLÉE POUR DES SOTTISES !



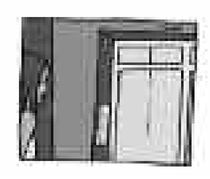


Yas Munasinghe



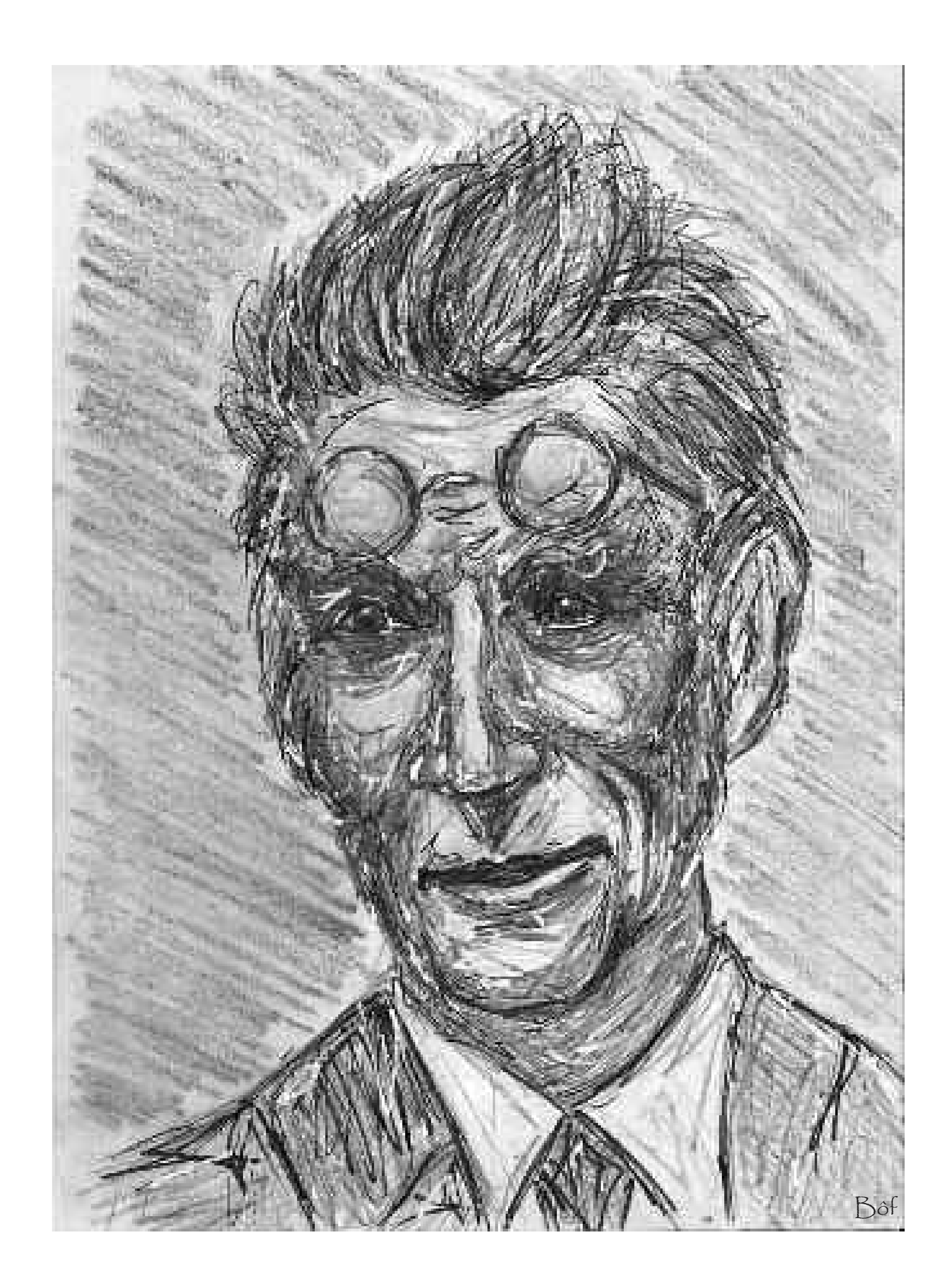


Yas Munasinghe






Bôf

BULLETIN D'ABONNEMENT

L'abonnement à Némésis ne remet pas en cause la gratuité de la revue mais permet aux particuliers comme aux établissements (scolaires, bibliothèques, etc.) ou structures quelconques, non seulement de recevoir les numéros directement à leur adresse, mais aussi d'adhérer à l'association, adhésion et frais de ports compris dans le tarif de l'abonnement.

En effet, cet abonnement a été créé principalement pour mettre à disposition les revues dans les lieux d'accueil de toute forme de littérature, et pour leur permettre de défendre à nos côtés ce concept de non-marchandisation de la culture et d'ouverture au plus grand nombre, qu'ils partagent inévitablement de par leur propre existence.

Nom : ……………………Prénom :……………………………...……

Établissement ou particulier :…………..………………...….………

Adresse : ……………………………………………………...………

…………………………………………………………………...……..

…………………………………………………………………...……..

Code postal : ……………… Ville : ……….………………………......

□ Abonnement pour quatre numéros (port + adhésion) à la revue Némésis au prix de 30 € (règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de l'association Némésis)

Questions, observations diverses : ……………………......................

……………………………………………………………………..

……………………………………………………………………..…

……………………………………………………………………..…

……………………………………………………………………..…

……………………………………………………………………….

………..

Achevé d’imprimer en 3000 exemplaires en mai 2008
sur les presses de S2e impressions
21160 Marsannay-la-Côte

Dépôt légal : mai 2008

Imprimé en France


FAUT
PAS
M'EN BD
PUC
CNOUS
CROUS